

## Préface

L'hyperdocumentation n'est pas un mot établi en anglais ou en français, pas encore du moins ! Mais cela ne signifie pas que le mot n'est pas nécessaire ou que le sujet que cet ouvrage examine n'est pas important.

Lorsque Paul Otlet et Henri La Fontaine ont formé une organisation pour résoudre les problèmes d'information du monde en 1895, ils ont décrit leur travail comme une bibliographie, mot qui avait acquis un nouveau sens au XVII<sup>e</sup> siècle. Au lieu de son sens littéral établi de longue date (l'écriture de textes) elle a commencé à désigner les écrits sur les livres, tant l'énumération de listes de livres que l'étude des livres eux-mêmes. Cependant, à l'époque comme aujourd'hui, le mot bibliographie présentait un inconvénient. Il était généralement compris comme étant limité aux publications imprimées sur papier et, surtout, aux techniques traditionnelles d'impression à la main. Aussi précieux que soit ce matériel, une perception aussi limitée est intolérable si, comme Otlet et ses collègues, on s'intéresse à faire progresser l'utilisation bénéfique des connaissances dans la société. Il était clairement essentiel de se préoccuper de toutes les formes de connaissances enregistrées, de toutes les formes de médias et de toutes les preuves.

La résolution consistait à adopter le terme « document » comme terme privilégié pour désigner tout objet considéré comme signifiant, comme preuve de quoi que ce soit. Par extension, au cours des années 1930, la documentation a remplacé la bibliographie comme terme privilégié dans le cercle d'Otlet et ailleurs. Ce qui a commencé comme un Institut international de bibliographie en 1895 est devenu un Institut international de documentation (IID) en 1931 puis la Fédération internationale de documentation en 1937.

La documentation, comme la bibliographie, est ambiguë en ce sens qu'elle peut se référer soit à une activité, soit à un objet matériel, ou bien à l'action de documenter, ou bien aux documents eux-mêmes.

Hyper- comme préfixe, comme super-, ajoute un sens qui renvoie à quelque chose qui sort de l'ordinaire. Contrairement à « super- », qui est soit neutre soit positif, « hyper- » a tendance à avoir une connotation neutre ou négative, ce qui le rend plus adapté à notre sujet.

Cet ouvrage traite des effets profonds de l'adoption généralisée de la technologie numérique dans tous les aspects de notre vie quotidienne et de la société. Une caractéristique de la technologie numérique est qu'elle fonctionne par l'utilisation de copies. Tout est enregistré et chaque opération sur un support d'enregistrement génère généralement une autre copie ou, du moins, une autre version. En outre, toute technologie numérique est algorithmique : elle suit des règles formelles. Comme la vie, le sens, l'émotion et la compréhension ne sont généralement ni numériques ni algorithmiques, il s'ensuit que la documentation de nos vies et de notre monde social s'avère être, plus ou moins, des simplifications et des approximations.

Les écrits sur l'impact des nouvelles technologies, qu'ils décrivent une perspective utopique ou dystopique, sont trop souvent rédigés avec une excitation haletante en termes futuristes qui manquent de fondement ou de conscience historique. C'est donc un mérite bienvenu du présent ouvrage qu'il soit solidement ancré dans des racines historiques appropriées. La perspective d'un environnement totalitaire dans lequel la vie privée fait défaut est loin d'être nouvelle. Le commentaire de cette perspective n'est pas non plus nouveau.

L'auteur fonde son histoire sur les écrits de l'infatigable Paul Otlet qui, pendant des décennies, a mené une réflexion approfondie sur ce que l'on appelle aujourd'hui communément l'émergente société de l'information qu'il serait plus approprié d'appeler l'émergente société du document. Cette base dans les écrits de Paul Otlet, précieuse en soi, a l'avantage supplémentaire de fournir un cadre chronologique qui facilite la présentation d'autres personnes qui ont abordé ces questions en discussion. Avec une certaine simplification, nous pouvons identifier trois groupes.

Tout d'abord, il y a ce que l'on pourrait appeler les documentalistes qui descendent linéairement d'Otlet, notamment Suzanne Briet et Robert Pagès. Le manifeste de Briet *Qu'est-ce que la documentation ?* (1951) est connu aujourd'hui pour son compte-rendu clairvoyant, quoique plutôt conservateur, des documents, des documentalistes et du rôle croissant de la documentation dans la promotion d'un nouvel ordre international moderniste et eurocentrique. Mais son plus grand impact a été de cofonder et de diriger la formation professionnelle en documentation, connue depuis 1951 sous

le nom d'Institut national des techniques de documentation (INTD) à Paris. Robert Pagès, militant anarchiste devenu psychologue social, était l'un des étudiants de Briet. Pagès a grandi pendant la montée des régimes totalitaires : Union soviétique, Allemagne nazie, Italie de Mussolini, Japon militariste et Espagne de Franco. Dès 1948, Pagès explique comment les nouvelles technologies des médias ont fait disparaître la vision des Lumières de l'individu rationnel par la tendance enveloppante des médias à fournir et à fabriquer des expériences par procuration, notamment par le biais du cinéma, et à totaliser les forces économiques et politiques (*mass media*, politique de masse, production de masse, guerre totale, travail en équipe) qui sapaient à la fois la vision des Lumières de l'individu rationnel et le rêve capitaliste du choix rationnel dans une économie de marché.

Ensuite, il y a d'autres chercheurs plus connus en dehors des cercles de documentalistes, notamment Michel Foucault, Gilles Deleuze et Bruno Latour qui ont eu beaucoup à dire sur les documents, l'utilisation de la documentation, l'archéologie de la connaissance et les utilisations politiques des documents.

Troisièmement, il y a ce que l'on pourrait appeler les néodocumentalistes, des écrivains plus récents qui ont redécouvert, ravivé l'intérêt et développé les idées oubliées d'Otlet, Briet et Pagès. Dans ce groupe, nous pouvons inclure, par exemple, Niels Lund, Bernd Frohmann, Ronald Day et Maurizio Ferraris.

Cet ouvrage est exceptionnel tant par la manière dont tous ces écrits variés (et bien d'autres) ont été présentés que par la démonstration claire que l'intérêt et les préoccupations concernant l'hyperdocumentation sont antérieurs au développement des ordinateurs numériques et d'Internet. Cette prise de conscience historique bienvenue contribue à remettre en cause la traditionnelle amnésie historique des sciences de l'information. C'est en soi une raison suffisante pour lire et saluer cet ouvrage. Et pourtant, en ces temps d'inquiétude avec les *Black Lives Matter* et les gilets jaunes, il en faut davantage. Les déclarations pieuses et les protestations justes n'ont que peu d'effet. Cet écrit fournit une base pour en faire plus.

Une juste société civile requiert plus qu'un simple régime juridique éclairé. Elle dépend de la responsabilité et la responsabilité dépend de l'accessibilité des documents et de la possibilité d'interpréter ces preuves. Les économies capitalistes dépendent d'une documentation écrite fiable : les fausses nouvelles sapent la démocratie, la corruption prospère grâce au manque de transparence, etc. La liste est longue.

Il est facile, mais c'est une grave erreur, de sous-estimer le pouvoir et le rôle de la documentation. Les pressions actuelles visant à améliorer le comportement de la police ont été rendues possibles par de nouvelles formes de documentation : les caméras corporelles et les vidéos des smartphones. La Grande Récession de 2008 a été causée

aux États-Unis par des documents hypothécaires malhonnêtes, des produits d'investissement frauduleusement notés (titrisation) et des expulsions qui, rétrospectivement, étaient pour la plupart illégales en raison de défauts dans les documents de propriété (le tout à grande échelle) avec des effets dévastateurs à long terme sur ceux qui pouvaient le moins se permettre de perdre le peu de richesse qu'ils possédaient. La documentation défectueuse de la propriété des maisons réduit considérablement le prix auquel le propriétaire peut les vendre. Ce type de documentation défectueuse est endémique dans les pays en développement ainsi que dans les pays anciennement communistes. Cette situation encourage l'application extrajudiciaire de la loi et on estime qu'elle déprécie la richesse des propriétaires d'environ 9,34 milliards de dollars US (sic. !). Comme la pauvreté, les préjugés, la santé, l'absence de domicile fixe et la criminalité sont liés, l'impact est considérable. La documentation est importante !

Nous croyons qu'en matière de criminalité et de corruption, une forte probabilité de détection offre plus de dissuasion (à un coût bien moindre !) que des sanctions sévères. La détection dépend de l'accessibilité des preuves et de la capacité à les interpréter. L'analyse médico-légale ne se limite pas à la criminalité. Il faut une expertise d'investigation polyvalente dans un large éventail d'activités pour parvenir à un environnement sain, sûr, juste et démocratique.

Le travail de Paul Otlet s'est attaché à étendre son intérêt pour les formes physiques de documents au-delà des documents imprimés pour inclure les dossiers administratifs, les ensembles de données statistiques, les objets du patrimoine, les spécimens et les dossiers de toutes sortes. Vue sous cet angle, une prise en compte ambitieuse de la gestion des preuves physiques les rendant physiquement et intellectuellement accessibles à divers utilisateurs (l'hyperdocumentation) constitue la base idéale d'une société de la connaissance.

La documentation est ainsi importante car, selon les termes de l'une des sources d'Olivier Le Deuff, « la documentation est à la culture ce que la machinerie est à l'industrie ».

Michael BUCKLAND  
Université Berkeley

# Exister et savoir. Entre recherche d'information et recherche d'attention

Hyperdocumentation. Un mot fort, une hyperbole qui semble caractériser un paradoxe. Les discours dominants évoquent plus les données, le fantasme des *Big Data*, les questions de *cloud computing*, l'intelligence artificielle, les traitements algorithmiques, la circulation de l'information et les succès marquants de la désinformation. Les documents semblent en apparence avoir disparu, être négligés voire être le symbole d'un passé révolu. Dès lors, prétendre étudier l'hyperdocumentation peut sembler une provocation. Pourtant, l'objet de cet ouvrage est de montrer que le contexte documentaire actuel constitue une étape supplémentaire dans une construction humaine qui s'est effectuée durant plusieurs siècles voire millénaires et qui a connu une accélération depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le concept d'hyperdocumentation vient de l'avocat belge, bibliographe, père de la documentation et visionnaire Paul Otlet (1868-1944) qui nous en donne les caractéristiques en 1934 dans le *Traité de documentation* (Otlet 1934). Le concept est notamment relié au concept d'hyperintelligence qui s'avère tout aussi complexe chez Otlet, car il renvoie à d'autres représentations de l'évolution de l'humanité.

Le but de cet ouvrage est donc de montrer en quoi ce concept peut être pleinement opérationnel en démontrant que les documents n'ont pas disparu et que les contextes documentaires demeurent présents et se sont au contraire amplifiés et complexifiés.

En effet, l'évolution des pratiques documentaires permet de voir une plus grande complexité, une diversité d'usages et des pratiques qui désormais concernent un public qui dépasse de très loin le public des lettrés des siècles précédents. Pendant longtemps, les pratiques pouvaient être rattachées au besoin d'information et à la nécessité de disposer d'outils et de systèmes qui permettaient de la retrouver. Ces besoins documentaires ne sont pas les seuls qui méritent d'être examinés.

Le besoin de s'informer et d'être informé ne disparaît pas pour autant. Il se complexifie du fait d'une multiplicité de pratiques informationnelles qui apparaissent désormais de manière plus visible *via* les réseaux sociaux. Le partage, le commentaire, la rediffusion, le détournement, la confusion, toutes ces possibilités viennent accroître l'offre informationnelle sans parvenir à garantir une augmentation de la qualité disponible. L'enjeu économique n'est pas celui-là. L'obsession qualitative qui est propre aux professionnels de l'information comme les bibliothécaires et les documentalistes ne concerne pas l'ensemble des acteurs du marché informationnel. Les journalistes se trouvent souvent entre deux feux, devant choisir entre qualité et rapidité, information vérifiée et contextualisée et information éphémère ou légère mais qui génère de l'audience.

### **Entre *attention war* et *attention whore***

Désormais, on observe plutôt un passage de la recherche d'information à la recherche d'attention dans les pratiques documentaires, conséquence de l'expansion progressive du Web dit 2.0 ou Web social qui permet à chacun de pouvoir diffuser des documents issus de la sphère personnelle. Dès lors, l'objectif diffère dans la mesure où le Web a fini par privilégier l'influence à la pertinence tant il s'agit de produire et de générer un autre type de métadonnées, celui d'une popularité quantifiable, tandis que les systèmes d'information réalisés par les professionnels de l'information privilégiaient une approche qui était celle de la pertinence des réponses apportées et des documents proposés par rapport à un besoin d'information plus ou moins défini. Le prisme documentaire n'est donc plus le même. Il a été parfois difficile à comprendre et à accepter pour les professionnels de l'information et des bibliothèques qui ont souvent réduit l'espace du Web à un espace de recherche d'informations. Certes, le but initial de Tim Berners-Lee et de Robert Cailliau était de promouvoir un nouvel espace avec des protocoles souples et ouverts pour partager « data, news and documentation »<sup>1</sup>. Seulement, ce qui était au départ un espace d'information scientifique et technique est devenu surtout un espace populaire avec des velléités commerciales évidentes. Mais ne jugeons pas trop vite négativement ce phénomène. Le succès d'Internet et du Web repose surtout sur une liberté d'usage, pour ne pas dire une certaine libéralité. Que les échanges marchands y soient très présents n'est pas problématique. On pourrait plutôt déplorer que les échanges ne reposent pas sur une infrastructure technique, sociale et économique qui soit équilibrée. Il s'y exerce d'incontestables centralités, des déséquilibres évidents, et donc des cumuls et des collectes.

---

1. Message du 6 août 1991 de Tim Berners-Lee pour le lancement du Web sur le *newsgroup* alt.hypertexte [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://www.w3.org/People/Berners-Lee/1991/08/art-6484.txt>.

Cependant, la question documentaire n'a pas disparu, bien au contraire. Une lecture trop rapide de l'évolution du Web et des interfaces pourrait nous faire penser que le Web marchand est devenu tellement majoritaire qu'il n'y est plus question de classement, de tri, de fichage et d'organisation de l'information. Rien n'est plus faux finalement, d'une part, parce que le marketing procède par des stratégies de tris et de fichage, d'autre part, parce que les pratiques documentaires des usagers n'ont de cesse de croître sous des formes renouvelées, reposant sur des logiques qui peuvent différer des pratiques issues de l'organisation des connaissances et des pratiques organisationnelles. Les logiques hiérarchiques et arborescentes ont peu à peu fait place à de nouvelles formes dont les représentations graphiques sont celles des réseaux de graphes et de liens. Plus difficiles parfois à appréhender, elles sont plus riches en liaisons, mais ne sont pas pour autant égalitaires tant elles recèlent de nœuds plus importants que les autres.

L'hyperdocumentation puise aux racines de l'hypertexte dont l'histoire précède largement celle des environnements informatiques et de sa configuration au sein du Web. Trompeuses sont aussi les nouvelles formes documentaires qui peuvent nous laisser croire que la démocratisation des possibilités et la personnalisation apparente des interactions sur les nouvelles interfaces permettent de se passer de logiques organisées de façon contrôlée par des instances plus grandes. Or, si le moteur des actions entreprises sur le Web repose sur l'illusion d'une facilité et d'une liberté d'action, les phénomènes de gouvernementalité sont bien présents, même si ces derniers ne sont pas nécessairement le fait des institutions traditionnelles, mais celles des nouveaux acteurs du Web et d'Internet. L'accroissement documentaire s'est donc poursuivi alors même que l'esprit informationnel et documentaire initial du projet Web a changé. Les nouvelles productions documentaires qu'il est possible d'examiner reposent sur des phénomènes croissants d'autodocumentation (Gorichanaz 2018) et d'hyperdocumentation (Le Deuff 2019a ; Le Deuff et Perret 2019a, 2019b). L'hyperdocumentation se nourrit par conséquent de l'hyperconnexion qui désigne à la fois le fait que l'individu est connecté quasiment en permanence à ses dispositifs digitaux, mais aussi le fait qu'il est difficile d'être déconnecté du fait d'un accroissement des instruments de captation.

Les pratiques autodocumentaires qui s'exercent sur les réseaux sociaux (Facebook, Twitter, Instagram, YouTube, etc.) s'effectuant sous des formes diverses (photographies, vidéos, messages, *tags*, *likes*, etc.) sont en fait la preuve de la formation d'un nouveau régime documentaire, celui d'une hyperdocumentation dont la teneur exploite au maximum les potentialités de l'indexation des connaissances et surtout celles de l'indexation des existences.

Ce régime documentaire repose sur l'évolution du rôle des institutions dont la recherche de la vérité passait par la connaissance des individus et des collectifs d'individus

pour permettre une action optimisée (logique systémique et logistique), notamment depuis les travaux de Vauban (Chevalier et Le Deuff 2010), ainsi que l'exercice d'un contrôle de plus en plus étroit sur les individus, comme l'a démontré Michel Foucault. Si Michel Foucault montrait que le meilleur moyen de contrôler les individus était l'intégration progressive et volontaire des normes sociales, l'évolution actuelle tend à renforcer ces mécanismes par une mise en visibilité volontaire de nos actions. En effet, il s'agit non seulement de démontrer sa présence personnelle, mais également d'assumer des formes de communication qui se placent dans des logiques de conformité notamment sociales, culturelles, communautaires ou générationnelles.

Hyperconnexion et hyperdocumentation se retrouvent alors propulsées par des logiques d'éditorialisation : pour qu'une personne existe dans l'espace numérique, elle doit avoir un profil sur Facebook, sur Twitter, sur LinkedIn ou sur une autre plateforme qui puisse l'identifier et la rendre visible :

« L'éditorialisation devient donc une condition d'existence. Or, sur la base de cette idée, éditorialiser ne signifie pas seulement produire des contenus, mais aussi produire la réalité elle-même. Selon cette définition très large, l'éditorialisation désigne l'ensemble des formes collectives de négociation du réel. En d'autres termes, l'éditorialisation est l'ensemble de nos pratiques sociales qui nous permet de comprendre, d'organiser et d'interpréter le monde. Le fait que nous vivons dans un espace de plus en plus numérique suggère que toutes ces pratiques ont lieu elles aussi dans l'espace numérique – ce qui signifie, en somme, que toute pratique visant à comprendre, à organiser ou à interpréter le monde est un acte d'éditorialisation. » (Vitali-Rosati 2016, p. 8)

Cette éditorialisation s'est construite sur l'évolution de l'indexation. Alors qu'elle reposait sur les mécanismes d'une recherche d'information basée sur le besoin de retrouver le document adéquat en fonction d'une requête, les mécanismes notamment d'indexation automatique ont cherché à relever des segments d'information ou des groupes de mots ou d'expression au sein même des documents pour produire de nouvelles unités documentaires. Par la suite, l'évolution des sites web et les possibilités d'accéder à des sites dynamiques a permis la création de formes documentaires générées en fonction des requêtes, ce que décrivait Bruno Bachimont :

« La finalité n'est plus de retrouver des documents, mais d'en produire de nouveaux à l'aide des ressources retrouvées. On passe ainsi de l'indexation pour la recherche à l'indexation pour la publication. Comme cette dernière s'effectue selon des règles et des normes, on parlera plutôt



d'éditorialisation, pour souligner le fait que les segments indexés sont enrôlés dans des processus éditoriaux en vue de nouvelles publications. » (Bachimont 2007, p. 17)

L'extension documentaire réside alors dans le mécanisme de la requête qui est de plus en plus étroitement associé au fait que la logique des données organisées permet de générer des documents à la demande. La logique documentaire repose alors à la fois sur des mécanismes de sollicitation directe, mais aussi sur des potentialités auxquelles il faut tenter de répondre voire tenter d'anticiper. Il doit toujours y avoir quelque part une réponse documentaire à une question, même si celle-ci n'est pas toujours clairement exprimée, car on cherche avant tout à l'anticiper.

## Éditorialisation et référencement

La question éditoriale du Web est fortement corrélée aux enjeux d'indexation qui permettent la mise en visibilité des contenus. Si l'esprit initial repose plutôt sur le fait de partager et de privilégier des formes d'accessibilité facilitée, le succès du Web a abouti à une masse de contenus disponibles qui nécessite de nouveaux instruments. Ces nouveaux instruments sont de manière finalement classique autant de nouveaux outils que de nouveaux médias et de nouveaux pouvoirs.

Les logiques éditoriales se couplent désormais à des logiques d'indexation et des stratégies algorithmiques. Les données générées et leur traitement finissent par produire une nouvelle réalité augmentée. *Via* les formes documentaires qui viennent s'ajouter, compléter ou décrire ce qui semble correspondre à la réalité, se constitue alors une hyper-réalité dont l'hyperville (Lussault 2017) constitue une des formes les plus actuelles.

Peut-on parler d'hyper-réalité pour décrire cette nouvelle manière de voir et de percevoir le monde à travers non seulement nos sens et notre expérience, mais par des moyens, des médiums qui nous permettent d'en apercevoir plus et d'en savoir plus ?

En quelques années, Internet et sa déclinaison Web n'ont nullement fait disparaître l'espace et la géographie contrairement à ce que pensait Paul Virilio (Virilio 1997), incapable de penser le monde sans concevoir la technique comme une catastrophe potentielle. Bien au contraire, une cybergéographie (Dodge 2001) ou géographie sociale connectée (Beaude 2012) s'est développée pour produire de nouvelles mesures et métriques qui constituent des défis pour les sciences et notamment les sciences humaines et sociales.

Si l'espace s'en trouve augmenté, qu'en est-il donc du temps ? À une hyper-géographie peut-on associer une hyper-histoire ?

Le philosophe italien Floridi considère ainsi qu'il est possible de qualifier notre époque actuelle d'hyper-histoire, car désormais une bonne partie de la population et des sociétés vivent avec un environnement technologique omniprésent, et que cet environnement change la perception de notre monde actuel, mais également les conditions de conservation et d'écriture de l'histoire :

« La très grande majorité des gens vivent encore aujourd'hui historiquement, dans des sociétés qui s'appuient sur les TIC pour enregistrer et transmettre des données de toutes sortes. Dans ces sociétés historiques, les TIC n'ont pas encore dépassé les autres technologies, notamment celles liées à l'énergie, en termes d'importance vitale. Ensuite, il y a des gens dans le monde entier qui vivent déjà de manière hyperhistorique, dans des sociétés ou des environnements où les TIC et leurs capacités de traitement des données sont la condition nécessaire au maintien et à tout développement ultérieur du bien-être de la société, du bien-être personnel, ainsi qu'à l'épanouissement intellectuel. La nature des conflits constitue un triste test pour la fiabilité de cette interprétation tripartite de l'évolution humaine. Seule une société qui vit de façon hyperhistorique peut être menacée de façon vitale sur le plan de l'information, par une cyberattaque. Seuls ceux qui vivent par le chiffre peuvent mourir par le chiffre. »<sup>2</sup> (Floridi 2012, p. 129-130)

La vision quelque peu dystopique de Floridi insiste sur des menaces. Mais il me semble qu'elle néglige un peu vite d'autres réalités que celles du vol de données ou des menaces en matière de cybersécurité. En premier lieu, la réalité documentaire et matérielle de ces dispositifs et surtout l'exercice volontaire de mise en visibilité de masses documentaires qui n'ont pas eu besoin d'être extorquées, car elles l'ont été de façon volontaire, méritent d'être rappelés. Quelque part, si les risques sont présents et parfois conscients, il semble justement que le risque semble en valoir la chandelle.

La recherche d'attention est alors exercée autant par ses membres que par les mécanismes des plateformes. L'hyperdocumentation devient totale, mêlant les pratiques

---

2. Citation originale : « The greatest majority of people today still live historically, in societies that rely on ICTs to record and transmit data of all kinds. In such historical societies, ICTs have not yet overtaken other technologies, especially energy-related ones, in terms of their vital importance. Then, there are some people around the world who are already living hyperhistorically, in societies or environments where ICTs and their data processing capabilities are the necessary condition for the maintenance and any further development of societal welfare, personal well-being, as well as intellectual flourishing. The nature of conflicts provides a sad test for the reliability of this tripartite interpretation of human evolution. Only a society that lives hyperhistorically can be vitally threatened informationally, by a cyber attack. Only those who live by the digit may die by the digit. »

documentaires personnelles à portée courte aux logiques de documentation de l'ensemble des pratiques individuelles (les fameuses données personnelles) dont l'intérêt réside dans le fait de pouvoir les rapporter à des données collectives. Le processus repose sur la comparaison pour tenter d'en extraire, si ce n'est de nouvelles grandes lois, tout au moins de nouvelles stratégies d'organisation et d'optimisation des contenus.

L'hyperdocumentation que nous examinons dans cet ouvrage repose sur des processus qui régissent nos existences. Elle apparaît autant enthousiasmante qu'inquiétante, tant ses possibilités apparaissent quasi illimitées notamment quand on étudie le contexte dans lequel Otlet la définit et la conçoit. Il nous reste donc à en prendre la pleine mesure désormais.

Le temps de l'hyperdocumentation a commencé, et il n'est pas près d'être fini. Paul Otlet l'avait pourtant décrit et « prédit », mais il était bien difficile de pleinement saisir ce qu'il nous annonçait et décrivait à l'époque de la création du concept. Cependant, nous sommes tentés de suivre les conseils de Valère Darchambau qui avait souhaité répondre à un collègue qui avait bien du mal à comprendre où voulait en venir Paul Otlet dans sa volonté de faire évoluer notamment la classification décimale universelle. Darchambau replaçait les travaux d'Otlet dans une perspective longue, quelques mois avant la mort du créateur du Mundaneum :

« Les audaces mentales de M. Otlet, ses “utopies” diront certains, prennent toute leur valeur lorsqu'on les considère en fonction du cerveau mécanique ultrarapide que constituent ces machines. Cette caractérisation multiple et différenciée à laquelle voudrait aboutir M. Otlet, pratiquement inutilisable dans un délai valable par nos cerveaux humains lents et vite rebutés, sera vraisemblablement le “code” par le truchement duquel les machines statistiques révéleront prochainement (dans 5, 20, 50 ou x années des rapports insoupçonnés et insoupçonnables entre les choses. »<sup>3</sup>

Près de quatre-vingts ans ont passé depuis la mort de Paul Otlet, cet ouvrage se propose justement de comprendre ses audaces mentales pour mieux en saisir l'ensemble des dimensions notamment actuelles de l'hyperdocumentation.

## Explication du plan

Nous présenterons dans le chapitre 1 le concept principal de cet ouvrage en expliquant sa conception par l'avocat belge et pionnier de la documentation, Paul Otlet. Nous montrerons ici l'évolution des formes et pratiques documentaires et les différentes

---

3. Lettre de Valère Darchambeau du 26 avril 1944. Archives du Mundaneum, PP PO462.

étapes que décrit Otlet et qui doivent nous mener à une hyperdocumentation, sorte de but ultime de la documentation où tout est potentiellement enregistré.

Dans le chapitre 2, nous articulons ce concept avec celui de documentalité développé par le philosophe italien Maurizio Ferraris, notamment pour souligner l'importance documentaire dans les sociétés humaines, mais aussi pour démontrer que la question documentaire reste essentielle dans les environnements actuels.

Le troisième chapitre abordera la question des machines et de leur typologie dans les régimes hyperdocumentaires, ce qui nous permettra d'étudier dans le chapitre suivant (chapitre 4) les enjeux de pouvoir liés aux entreprises documentaires. Dans ce cadre, nous présenterons le concept de « régime documentaire », expression employée notamment par Bertrand Müller (Müller 2012) et dont nous essaierons de montrer la pertinence dans des périodes marquées par l'avènement progressif de l'hyperdocumentation.

Le chapitre 5 permettra de replacer de façon historique les tensions entre les différentes formes de collecte d'informations et de traitements documentaires au sein d'une tension entre l'indexation et l'organisation des connaissances et le volet qui utilise parfois des techniques similaires pour indexer les existences et organiser finalement nos vies.

Le chapitre 6 reposera sur l'étude de la documentation personnelle ou individuelle en montrant l'accroissement de ces pratiques documentaires, même si elles ne se situent pas nécessairement dans des logiques d'accumulation de savoirs, de compétences, et qu'elles privilégient à l'inverse des formes d'autodocumentation voire d'autopromotion.

Le chapitre 7 examinera ce que sont actuellement les hyperdocumentalistes de nos existences et abordera la question des médiations à développer pour répondre aux nouveaux besoins tant en matière de gestion de ses données (notamment personnelles) au quotidien, mais également dans des temporalités qui supposent l'héritage et la transmission de ce qui a été collecté, accumulé et produit par l'individu en faveur de ses descendants, mais aussi du bien commun.

Le chapitre 8 posera la question des limites d'une hyperdocumentation qui pourrait parvenir à indexer l'ensemble des sensations humaines pour se rapprocher d'enregistrements du réel. Nous aborderons également de façon historique les tentatives pour imaginer et comprendre ce qui sort de l'ordinaire et qui pourrait correspondre au sixième sens et à ce que nomme Otlet l'irrationnel que l'hyperdocumentation cherche justement à documenter. Ce chapitre posera aussi finalement la question de l'indexation de la vie spirituelle et de la question des désirs.

Le chapitre 9 décrira les pistes et les obstacles au développement d'une hyperdocumentation au service du plus grand nombre, facile d'accès, aussi bien techniquement qu'intellectuellement.

Nous concluons par une interrogation autant éthique que philosophique sur ce que nous voulons réaliser dans les régimes de l'hyperdocumentation, ce qui posera nécessairement la question des buts des sociétés humaines et de la place de l'individu dans cette histoire. C'est aussi une interrogation vis-à-vis des temporalités que nous vivons et sur les pistes qui pourraient nous permettre quelque part de « rejouer nos vies ».